

N° 28 - juin 2013

LES AMIS DE LA CAPPADOCE KAPADOKYA DOSTLARI

La traditionnelle Journée cappadoçienne et l'Assemblée générale de notre association se sont tenues le 3 février 2013 à Issy-les-Moulineaux.

Deux conférences passionnantes ont marqué cette journée : le matin Alain de Savigny a parlé du caractère multinational de l'Empire ottoman ; l'après-midi Thierry Zarcone, Directeur de recherches au C.N.R.S., s'est attaché aux « Chrétiens et bektachis dans l'empire ottoman : cultes et légendes partagés ».

Nous publions ici de larges extraits de ces conférences.

Conférence d'Alain de Savigny

Empire ottoman et Turquie d'aujourd'hui

« Ancien dirigeant de groupes internationaux, je me suis toujours intéressé au multi-nationalisme, qui consiste à faire vivre et travailler ensemble des gens qui ne sont pas faits pour cela, étant d'ethnies, de pensées, de régions ou de religions différentes. Chaque amateur d'histoire sait que l'Empire Ottoman a été l'une des plus grandes multinationales de l'humanité, à cheval sur 3 continents, 7 religions et plus de vingt ethnies, et cela pendant 700 ans dans la même famille.

J'ai donc décidé de m'y intéresser. J'ai suivi des cours et je continue encore, au Collège de France, à la Sorbonne, à l'EHESS et à l'Inalco/Langues O. Je suis ainsi devenu, modestement, un spécialiste de l'Empire Ottoman.

Cette conférence ne sera pas une leçon d'histoire : c'est pour moi une façon d'aborder un certain nombre de sujets qui m'ont frappé et aussi, peut-être, de détruire certaines fausses idées.

Il me paraît utile de camper rapidement le décor. Si vous ne retenez qu'une seule chose, une seule, de cette conférence : les Turcs ne sont pas des Arabes, ce sont des asiatiques.

Les Turcs, à l'origine, descendant des forêts et des grands lacs du sud de la Sibérie, se sont répandus dans les grandes plaines de Mongolie pour y trouver des pâturages pour leurs troupeaux.

Petit à petit, ces gens-là ont voulu aller de plus en plus loin toujours pour des pâturages de plus en plus vastes... et aussi parce que cette conquête de nouveaux territoires assouvissait leur tempérament guerrier. Ils ont donc commencé à émigrer, vers l'Est en Mandchourie et Chine du Nord, vers l'Ouest dans toutes les grandes plaines d'Asie centrale qui sont aujourd'hui le Sin-Kiang chinois et le Kazakhstan indépendant. Et là ils sont restés plusieurs siècles.

C'est là qu'ils se sont frottés à l'islam qui remontait du sud. Ils sont **tous devenus musulmans**, sauf une tribu qui s'est installée dans la région de la Basse Volga, de la Mer Caspienne et de la Mer Noire. C'était le royaume des Kazars qui, pendant deux siècles s'est appelé "la 13^e tribu d'Israël" ; en effet, ces gens là n'ont jamais voulu se convertir, ni à l'islam, ni au christianisme, pour ne pas être pris en sandwich entre les deux empires ; voilà pourquoi, assez curieusement pour des Turcs, ils se sont convertis au Judaïsme. Leur royaume a plus tard été avalé par les Russes.

Ensuite, depuis cette Asie centrale, les tribus turkmènes ont continué à migrer. Certaines tribus sont descendues complètement au sud et à partir du début du XVe s. ont créé ce que l'on a appelé l'Empire Moghol, c. a. d. l'Hindoustan, le Pakistan, le nord et le centre de l'Inde.

D'autres tribus sont descendues vers le sud-ouest, pour fonder l'Empire seldjoukide, à cheval sur ce que l'on appelle aujourd'hui l'Iran et l'Iraq, un bout d'Afghanistan.

D'autres, enfin, ont poursuivi plus à l'ouest et se sont installées dans cette région d'Anatolie qui était contrôlée par des Seldjoukides. La capitale principale des Seldjoukides était à Bagdad, mais, en Anatolie, ils avaient une autre capitale, Konya, devenue le berceau du soufisme.

Ces tribus de Turkmènes se sont alors confrontés, d'une part, à d'autres tribus Turkmènes qui y étaient déjà installées, et d'autre part, aux restes de l'Empire Byzantin.

La caractéristique de **l'Empire Byzantin** : c'était des Grecs qui se disaient Romains et se désignaient par l'Empire Romain Chrétien d'Orient. Ils ont poursuivi Rome quand celle-ci est tombée dans les années 450, envahie par les Barbares, et c'est à Istanbul que s'est poursuivi l'Empire Romain. Malheureusement, année après année, ce fut la peau de chagrin.

Quand nos **futurs Ottomans** sont arrivés là, l'un d'entre eux et surtout son fils Osman ou Otman (d'où le nom d'ottoman), a créé une principauté avec sa capitale à Bursa, au sud de la mer de Marmara, non loin de Constantinople. On est alors au milieu du XIII^e s. siècle, et c'est là le vrai début de l'empire ottoman.

Ce fut d'abord un petit émirat de rien du tout qui, petit à petit, s'est agrandi aux dépens de ses voisins turcs. Puis ils ont commencé à prendre des territoires de l'empire byzantin et ils se sont dit : pourquoi rester seulement en Asie ? Ils ont traversé le Déroit des Dardanelles à Gallipoli avec l'aide de la flotte génoise et ont pénétré en Europe. Ils ont commencé par prendre un morceau de la Thrace, puis à se répandre alentours.

Ce fut surtout celui que l'on appelle "**Le conquérant**", **Mehmet II**, qui a conquis tout ce qui était turkmène, seldjoukide etc. et ce qui restait de l'Empire Byzantin. Colossal élargissement des territoires, mais il restait une verrue évidente, Constantinople.

Une parenthèse : dans tout l'exposé, je pourrais indifféremment dire Istanbul ou Constantinople, ce n'est que depuis la république moderne de 1923 que la ville s'appelle officiellement Istanbul. Le sultan signait toujours « en ma capitale bien gardée Konstantinye ».

1453, prise de Constantinople. Ce nouvel empire ottoman voulait absolument, pour le symbole comme pour la puissance, s'identifier à la succession de l'empire romain-byzantin.

Il fallait donc à Mehmet II s'emparer de sa capitale Constantinople. Ce fut chose faite le 29 mai 1453, après des bombardements terrifiants des remparts, les vagues successives des charges des Janissaires, la défense héroïque des assiégés très inférieurs en nombre et la mort de l'empereur byzantin les armes à la main.

Quelques décennies plus tard, Selim 1^{er}, le père de Soliman, a conquis **l'Empire des Mameluks** dans les années 1515. Couvrant ce qui est aujourd'hui la Syrie et le Liban, la Palestine et Israël, l'Egypte et les bords de la Mer Rouge, cet empire était dirigé depuis le Caire par des anciens esclaves militaires caucasiens et circassiens qui s'étaient révoltés contre leurs maîtres. C'était, d'une part, un grenier à blé pour nourrir l'empire ottoman et, d'autre part, le siège de trois villes saintes de l'islam : La Mecque, Médine et Jérusalem.

A partir de ce moment là, ayant déposé le khalife qui était au Caire, **les sultans ottomans sont devenus les khalifes des trois peuples de l'islam : les Turcs, les Perses et les Arabes**. Déplacer le khalifat à Constantinople était très important sur le plan de l'impact religieux dans tout ce monde musulman.

A la même époque, le grand **pirate barbaresque, Kheir ed Din Barberousse**, a un trait de génie politique : après avoir pris Alger avec son frère Aroudj, il fait allégeance au Sultan Sélim 1^{er}, s'assurant ainsi de la protection ottomane en Méditerranée occidentale. Plus tard, il deviendra Kapudan Pacha (Grand Amiral) de toutes les flottes ottomanes.

Puis, à partir de 1520, **Soliman le Magnifique**, comme nous l'appelons -- chez eux, c'est le Kanuni, le Législateur -- a dû aller combattre carrément plus loin, à l'est en Mésopotamie et en Iran, et à l'ouest, en Europe centrale contre les Habsbourg.

Qu'y avait-il en Europe à l'époque ? Tout d'abord, un empire colossal, direct ou indirect, **celui de Charles Quint et de son fils Philippe II**. Possessions directes du roi d'Espagne, l'Espagne elle-même (ayant récemment regroupé la Castille et l'Aragon), ensuite la Bourgogne, la Franche-Comté, les Flandres, le Royaume de Naples et de Sicile, le Duché de Milanais, et des territoires à l'est.

Et puis, sans possession mais avec un fort contrôle, le Saint Empire Romain-Germanique dont Charles Quint s'était fait élire empereur contre François 1^{er} et qui comportait toute une grande zone nord-sud. Pour simplifier, l'on dirait aujourd'hui : l'Allemagne, la Suisse et une partie de l'Italie.

Coincé au milieu de cet énorme empire des Habsbourg, se trouvait un plus modeste territoire, **le Royaume de France**, mais qui était le plus peuplé d'Europe. A l'époque c'était François 1^{er} qui en était le roi, qui voulait desserrer cet étau des Habsbourg et satisfaire ses revendications en Italie.

Voilà pourquoi s'est tissée une **alliance "objective" mais contre nature**, entre deux personnages que rien n'aurait jamais dû rapprocher : le roi très chrétien avec le Khalife de tous les musulmans. Cette alliance permettait à ce « couple » de se battre à armes égales avec les Habsbourg en essayant, par des actions programmées, de les prendre en tenaille sur le continent comme en Méditerranée.

Au milieu de ces grandes puissances, la **République Sérénissime**, qui était basée à Venise, possédait tout un territoire commercial maritime avec des ports, des forteresses et des îles le long de l'Adriatique, de la Méditerranée, de la mer Egée. (Nota : en Mer Noire, il y avait surtout des comptoirs génois).

Lorsqu'ils ont senti que les Ottomans leur prendraient port après port, île après île, dans toute la Méditerranée, les Vénitiens se sont dit qu'il leur fallait un territoire un peu plus respectable en Europe. Ils ont commencé à acquérir dans le nord de l'Italie, principalement par les armes avec des troupes mercenaires, des territoires de « Terre ferme » (comme on les appelait) qui allaient jusqu'au duché de Milanais, avec ces villes magnifiques que sont Padoue, Vérone, Vicenze. Ces conquêtes leur permettaient, sur le plan économique, d'avoir des territoires agricoles pour alimenter Venise et dépendre moins de L'Empire Ottoman, et d'autre part, cela permettait à la République Sérénissime d'être mieux considérée auprès des Cours européennes que par la seule possession d'une lagune.

Puis l'histoire a poursuivi son cours.

Vers la fin du XVI^e s. Selim 1^{er}, le fils de Soliman, a complété les conquêtes de ses ancêtres, en prenant Chypre, la Tunisie et quelques îles restantes. On atteignait alors pratiquement l'apogée de l'Empire Ottoman : il ne restait plus qu'une seule chose à prendre, **la Crète**, ce qui a été fait au XVII^e s. dans les années 1660 ; d'abord conquise partiellement, les Ottomans mirent vingt ans à la prendre en totalité. On sentait le début des difficultés de l'Empire Ottoman, qui était moins facilement victorieux qu'auparavant.

Ainsi, **un territoire immense avait été constitué, le tout dirigé depuis Constantinople.**

Cette capitale se divisait alors en trois parties :

- **Stamboul**, la partie byzantine avant la conquête, devenue ensuite musulmane.

-de l'autre côté de la **Corne d'Or**, avec les quais de Galata et la colline de Péra : la partie européenne avec des Génois et des Vénitiens ; des ambassades, des commerçants et quelques couvents ; des Français, des Anglais, des Hollandais.

- et, sur la rive asiatique du Bosphore, **Uskudar** (ex-Scutari). A l'époque elle était déjà très importante car c'était le point d'arrivée des deux grandes routes de caravanes : à l'est, la route de la soie, des porcelaines, des tapis et tissages, et, au sud, tout ce qui arrivait d'Egypte et de Syrie, plus le chemin du pèlerinage de La Mecque.

Sur le plan maritime, Constantinople/Istanbul était un endroit très important, site stratégique entre Méditerranée et Mer Noire qui communiquent par le Bosphore et surtout, cette Corne d'or qui permettait d'abriter tout au long des chantiers navals et des quais de commerce.

Constantinople/Istanbul comptait 600 000 habitants : elle était considérée comme la plus grande ville du monde à l'époque. Le Caire avait 200 000 habitants, comme Paris, et la plus grande ville européenne en population était Naples, qui comptait 300 000 habitants. Il y avait les grandes villes de l'époque, moyennes pour nous aujourd'hui, de 60 à 70 000 habitants comme Bursa, Alep, Damas, et des villes plus modestes comme Athènes, Salonique, Edime et Ankara. Les campagnes travaillaient pour l'alimentation locale, mais surtout pour l'approvisionnement des grandes villes. Les villes vivaient d'artisanat et de commerce dans les bazars et les souks.

Autour de cette capitale, siège du Sultan et de son gouvernement, il y a eu 32 provinces, dont certaines étaient énormes, grandes comme la France, et découpées en départements (sandjaks), plus quelques situations spécifiques, notamment pour **les territoires de frontière**.

Ambiguïté du vocabulaire en français : nous n'avons qu'un seul mot pour la désignation de la frontière. Dans presque toutes les langues, il y en a deux : en anglais "border" est la ligne géographique et politique

que l'on ne doit pas transgresser ; "frontier", au contraire, désigne un espace volontairement flou où l'on commerce, l'on se parle, l'on va un peu piller et où l'on se fait la guerre de temps à autre.

Dans l'Empire ottoman, il y avait de telles situations aux frontières très éloignées du centre. Certains de ces pays étaient dits « **tributaires** » : **non occupés par les Ottomans, ils payaient tribut à Istanbul.** Puisqu'ils leur payaient tribut, les Ottomans les considéraient comme faisant partie de l'empire ; mais ces pays, précisément parce qu'ils payaient tribut, se considéraient comme autonomes, achetant leur liberté par ce tribut. Subtile ambiguïté, qui pouvait être utilisée à sa convenance par chacune des parties.

Ainsi, la petite République de Raguse, (Dubrovnik actuelle) a fourni quelques espions déguisés en marchands. Cette semi-indépendance était aussi le cas des provinces roumaines, du khanat de Crimée et de quelques autres.

Le territoire ottoman était d'une immensité et d'une diversité absolues.

L'on y trouvait de nombreux endroits agréables et fertiles, mais séparés par des immensités montagneuses, désertiques, ou maritimes, aux conditions de vies très difficiles. Avec les distances énormes, les complications les plus grandes étaient liées aux **problèmes de communication et de logistique.** Par exemple, pour aller d'Istanbul à Raguse, il fallait entre un mois et un mois et demi.

Les communications entre ces endroits fort éloignés se faisaient essentiellement par la route. Il y avait quelques anciennes voies romaines, mais surtout des voies seldjoukides et ottomanes, extrêmement bien entretenues avec des points d'eau.

Quelles que soient les époques, depuis la plus haute antiquité jusqu'au milieu du XIXe s. la vitesse d'avancement d'une troupe est en gros de 25 à 30 kilomètres par jour, qu'elle soit convoi militaire ou caravane commerciale. Cela veut dire que tous 25 à 30 kilomètres, les seldjoukides, et plus tard les ottomans, ont mis en place les caravansérails.

Le caravansérail, un hôtel-forteresse, où l'on entre le soir avec sa caravane. On s'y protégeait pour la nuit, on y trouvait un abri contre le froid. Quand tout le monde était entré, on fermait les portes. Le lendemain matin on les rouvrait et on repartait pour sa journée de marche. A l'intérieur, il y avait le plus souvent une cour avec une fontaine ou puits pour se rafraîchir et pour faire les ablutions religieuses. Au rez-de-chaussée, l'on parquait les animaux et entreposait les marchandises ; et, au premier étage, des dortoirs collectifs ou des cellules spartiates accueillaient les voyageurs eux-mêmes. Sur la route, de proche en proche, il y avait des ponts et des fontaines. Les routes étaient praticables et souvent, en certains endroits, gardées militairement.

Les fondements de la vie sociale. Après le décor historique et géographique de l'Empire Ottoman, je voudrais maintenant rentrer dans un peu plus dans l'aspect psychologique, les sentiments moraux, etc., qui sont sous-jacents à toute vie ottomane. Il faudra aussi toujours garder à l'esprit ce que j'ai dit au début : **l'aspect turc d'origine mongole**, c. à. d. les coutumes tribales, l'organisation tribale, la mentalité tribale.

Dans l'empire ottoman, **une culture d'excellence et de réussite** est le fondement de la vie sociale, un élitisme qui engendre des positions et des richesses. Quelle que soit son origine, si l'on est bon, on progresse vite : voilà donc **l'aspect multinational** des gens qui dirigent l'empire, qui viennent de partout, doublé d'une **aristocratie au mérite et non à l'hérédité.**

En fonction de leurs compétences, les dirigeants étaient répartis en trois catégories : les hommes d'épée, les hommes de plume et les hommes du savoir.

Dans un souci d'excellence et de pragmatisme aussi, le sultan n'hésitait pas à faire appel à **des experts extérieurs**, des banquiers, des marchands, des artistes, des fondeurs, des marins, des artilleurs etc.

Je peux vous en citer deux ou trois exemples : en matière financière, le plus connu est celui de la famille juive des **banquiers Mendes** avec Dona Gracia et son neveu Joseph Nasi, qui ont financé une bonne partie des campagnes de Soliman ; ils en ont été remerciés par le titre de ducs de Naxos.

On peut citer aussi le cas de **Kheir ed Din Barberousse**, le chef des pirates des barbaresques d'Alger et qui, on l'a signalé plus haut, est devenu le Grand Amiral des quatre flottes ottomanes, de la Méditerranée, de la Mer Rouge, de la Mer Noire et du Danube.

Je peux citer encore, mais on pourrait en citer beaucoup, un aristocrate français : le **Comte de Bonneval**, qu'on appelait Ahmed Pacha, devenu le général du Corps de l'artillerie ottomane. A noter que l'artillerie était souvent aux mains d'étrangers : Allemands et Hongrois pour fondre les canons, Français pour l'utilisation sur le terrain.

Comment arrivait-on à cet **aspect multinational des dignitaires** ? C'est le résultat d'un système important, original et efficace : **le devchirmé.**

De quoi s'agit-il ? **C'est le ramassage d'adolescents chrétiens**, tous les trois à cinq ans en fonction des besoins, dans les Balkans, le Caucase et les régions chrétiennes (on n'avait pas le droit de mettre les musulmans en esclavage). Tous ces « devchirmés » devenaient esclaves du sultan (« kouls »).

A l'origine, quand les enfants étaient ramassés, c'était déchirant, inhumain même. Mais, petit à petit, les familles se sont rendu compte que c'était pour leurs enfants l'occasion d'avoir des formations et des carrières fantastiques, qu'ils n'auraient jamais eues s'ils étaient restés petits bergers au fin fond de la Grèce ou pêcheurs sur les côtes de la Mer Noire. Bientôt, familles et popes présentent les enfants. A ceux qui sont retenus, l'on met une espèce de cape rouge pour pouvoir les repérer s'ils cherchent à s'enfuir.

*On les envoyait en Anatolie dans des familles pour se "turquifier", pour les islamiser et pour les fortifier physiquement par des travaux assez durs, dans les champs, sur les chantiers etc. Quand ils atteignaient 16 ou 18 ans, qu'ils devenaient costauds, bien turcs et bien musulmans, on les envoyait dans des écoles spécialisées d'Istanbul, notamment ce qu'on appelle "**L'Ecole des Pages**" -- c'était les ENA et HEC de l'époque -- pour acquérir une formation complète, tant physique par les sports, les armes, le cheval, qu'intellectuelle par la religion, la poésie, les langues, les mathématiques et tout ce que l'on peut imaginer.*

A la sortie, ceux qui étaient brillants allaient dans l'administration et la diplomatie, ceux qui étaient plus physiques et gros bras, étaient versés dans l'armée, notamment comme officiers janissaires ; enfin, ceux qui étaient les plus futés, les plus doués, on les mettait auprès du Sultan dans le Corps des Pages du Palais.

Là, ils voyaient le sultan tous les jours, ainsi que le Grand Vizir et les vizirs. On pouvait alors leur confier des missions, de plus en plus importantes en cas de succès ; petit à petit, ils devenaient connus et reconnus. S'élevant rapidement dans la hiérarchie, ils pouvaient atteindre un des postes de gouverneur de province, de général de l'armée, un peu plus tard de vizir, c-à-d. de ministre, voire de Grand Vizir, c-à-d. de premier ministre.

Cela communiquait donc un aspect très multinational à l'Empire ottoman : **l'essentiel de la gestion de cet Empire était assumée par ces gens qui n'étaient pas turcs**, anciens chrétiens non-turcs devenus Esclaves du Sultan. Dévoués corps et âmes à ce dernier, le terme d'esclave n'avait pas la connotation désagréable de l'esclavage "gros-bras" : il signifiait simplement que ces "kouls" appartenaient au Sultan, qui pouvait en faire ce que bon lui semblait.

J'ai un chiffre symptomatique : à l'apogée de l'Empire ottoman, de la moitié du XVe s. (prise de Constantinople) à la moitié du XVIIe s. (fin des conquêtes avec la Crète), en 200 ans, il y a eu 47 Grands Vizirs. Sur ces 47, 42 ont été issus du devchirmé, donc non-turcs, et 5 seulement ont été des Turcs d'origine. C'était pareil à tous les échelons de la hiérarchie.

Au passage, je signale que si les sultans eux-mêmes étaient issus d'un sultan ottoman, ils étaient aussi nés d'une femme du harem, une esclave chrétienne. Le premier sultan était turc, mais le second 50 % turc et 50 % d'origine chrétienne, le troisième niveau était d'un quart etc. **Petit à petit, chez les sultans, le sang turc musulman était très dilué par le sang d'origine chrétienne européenne.**

Cela veut dire que cet empire qui, pendant des siècles, a tellement fait peur aux européens, qui le considéraient comme asiatique, était pour l'essentiel dirigé par des non-turcs ou des peu-turcs comme l'on vient de le voir. Par compte, leur islamisation quand ils étaient adolescents, leur proximité avec les soufis Bektashi, leur constante proximité avec les sultans, les opportunités que l'empire leur procurait, tout cela en faisaient, au combat ou dans l'administration, des serviteurs dévoués jusqu'à la mort. Militaires ou dignitaires ottomans, ils devenaient plus turcs que les Turcs.

D'ailleurs, l'on ne disait pas « je suis turc » mais « **Je suis ottoman** ». **La nationalité était ottomane**, les Turcs n'étant que les personnes d'ethnie turque.

Voilà donc les caractéristiques que je voulais mettre en valeur : cet aspect multinational du commandement, cette volonté de faire appel à l'excellence, cette classe dirigeante au mérite et non à l'hérédité.

Un mot sur la religion : vous savez tous que l'Empire est musulman, puisque l'islam est le fondement de l'identité ottomane, source d'autorité légitime, et objet de fidélité au sultan, Commandeur des croyants comme je le disais tout à l'heure. Pour obtenir des fonctions dans la hiérarchie de l'Empire, il fallait être musulman, par naissance ou par conversion. Quelques rares exceptions pour les spécialistes indispensables que l'on a signalés, que l'on allait chercher à l'extérieur comme des médecins, des banquiers, des interprètes, etc.

Si l'Empire était officiellement musulman, **une grande proportion de la population n'était pas musulmane**, puisqu'on avait pris des territoires qui n'étaient pas tous musulmans.

L'Empire étant tolérant, puisque la Charia accorde une place aux gens du Livre et puisqu'il souhaite utiliser les compétences et les talents de tous ses sujets, il a été créé un statut spécial pour Les gens du Livre, c-à-d. les chrétiens et les juifs. C'est ce qu'on appelle le statut particulier des **zimmis**.

Par exemple, les **Juifs expulsés d'Europe** ont été accueillis dans l'Empire Ottoman, à Salonique et à Istanbul. Non pas par pure grandeur d'âme, mais c'est parce que le sultan considérait que ces gens là pouvaient être utiles à son empire. C'est l'histoire des **Camondo**.

Et puis il y avait **tous les Chrétiens** : orthodoxes en Europe balkanique, Arméniens dans le Caucase, Catholiques dans les îles et les possessions vénitiennes, les Coptes d'Égypte et les premières Eglises chrétiennes du Proche-Orient (Syriaques, Maronites, etc).

Moyennant le paiement d'un impôt -- les musulmans en avaient un autre -- les zimmis pouvaient exercer leur activité, pratiquer leur religion et jouir de la protection personnelle du sultan. Ils se regroupaient dans des communautés qu'on appelait des **milleths avec leur clergé et leurs tribunaux**. Cependant, malgré tout, ces "mécréants" comme on les appelait, restaient des sujets du sultan inférieurs aux vrais croyants, cantonnés dans leur quartier, avec des couleurs distinctes pour leur maison et leurs vêtements.

Et les femmes dans cet ensemble ? C'est important d'en parler, car l'on verra dans la chute décroissante de l'Empire ottoman le rôle grandissant des femmes.

Le Coran consacre la tradition orientale de supériorité de l'homme sur la femme : l'homme a tous les droits sur elle, à condition de ne pas transgresser la loi coranique. Mais il y a deux sujets pour lesquels l'homme doit reconnaître le rôle déterminant de la femme.

Le premier sujet c'est la sexualité. Dans le Coran la procréation est un devoir sacré, l'acte sexuel est destiné à perpétuer l'espèce humaine, et normalement, à l'origine, seul l'homme pouvait y prendre quelque plaisir. Mais la femme, elle, y gagnait son pouvoir sur l'homme.

Le deuxième sujet, c'est donc le pouvoir : qu'elles soient cantonnées à la maison dans les familles ordinaires ou enfermées dans les harems de gens aisés, les femmes exercent un pouvoir important. L'exemple que l'on donne toujours, c'est le harem du sultan, mais il y en avait chez beaucoup de dignitaires, moins important, certes.

Le harem du Sultan comportait plusieurs centaines d'esclaves chrétiennes, environ 300, dit-on. Il n'y avait pas de notion d'épouse (une notable exception avec Hourrem Sultane, qui a réussi à se faire épouser par Soliman). Surveillées par des gardiens qu'on appelait les eunuques noirs, les femmes étaient astreintes à une stricte discipline et à une hiérarchie très formelle : on commençait par être jeune odalisque, puis vierge et servante, puis compagne du lit, puis favorite passagère, puis Haseki ou concubine permanente et enfin celles qui avaient donné un enfant mâle, les kadines (4 au maximum).

Au-dessus de tout cela, la **Valide Sultane**, qui était la mère du sultan, ne régnait pas seulement sur le harem, mais avait aussi un rôle dans l'Etat, dont elle était le quatrième ou cinquième personnage. C'était quelqu'un d'immensément riche, qui jouera un rôle croissant à partir du 17^e s. Le seul ennui, c'est que, quand son fils le sultan mourait, elle était exilée. Mais, en général, elle n'était pas assassinée, sauf exceptions dues à des luttes entre dames...

Quel est le plus grand exemple que l'on puisse donner **de l'apogée de cet empire ? C'est le règne du Sultan Soliman han** qui a eu 72 ans de vie, ce qui était beaucoup à l'époque, dont 46 de règne. Il a été l'un des souverains les plus complets de l'histoire, tout à la fois chef charismatique qui conduisait lui-même l'armée au combat dans ce qu'on appelait "le territoire de la guerre", et un souverain éclairé qui organisait la gestion intérieure de son empire dans "le territoire de la paix"

Car, parallèlement à ses visions stratégiques pour le développement de son l'empire et à ses conquêtes de nouveaux territoires pour l'islam, **Soliman a été nommé par ses sujets "le Kanuni", c-a-d. le législateur.**



Ayant hérité d'une organisation tribale, il a voulu codifier tout cela : l'organisation de la vie sociale et religieuse de ses sujets, l'accès de tous à une justice objective avec un appel possible, l'élévation du niveau de formation des élites, et l'ouverture internationale du commerce et de la diplomatie.

En Occident, le surnom de “Magnifique” lui a été donné, non seulement par admiration pour l'éclat de ses victoires, mais pour les fastes d'Istanbul et l'explosion des arts et des lettres.

Il fut lui-même un grand poète et a eu une influence sur la littérature et sur **l'amélioration de l'art du livre** (enluminure, calligraphie et reliure). En revanche, **l'imprimerie n'a été acceptée qu'à la fin du XIXe s.** : on ne pouvait pas demander à des machines d'imprimer les paroles du Prophète.

L'art de la **miniature**, importé de Perse, a été porté à son apogée à Istanbul. Il y a eu aussi **la musique** avec les danses du ventre, **les tissus** et caftans avec des influences vénitienne et lyonnaise, le développement **des tapis** noués et des kilims tissés qui prirent une ampleur quasi industrielle tout en restant artisanaux, **l'orfèvrerie et les objets scientifiques** avec des influences italiennes et arabes, et **la fameuse céramique d'Iznik**. Dans les années 1560, par un accident de cuisson de four, le rouge tomate est sorti, la gloire de la porcelaine d'Iznik.

Pourquoi le déclin ? La bataille de Lépante a-t-elle été un véritable tournant ?

Après l'échec du siège de Malte en 1565 et la mort de Soliman en Hongrie en 1566, troisième alerte en 1571, la bataille de Lépante. La grande victoire de l'Occident lui a redonné du tonus. (Nota : Lépante se trouve dans le golfe de Corinthe, où la bataille d'Actium avait eu lieu des siècles auparavant).

La flotte chrétienne était composée de vaisseaux qui venaient de partout sauf de la France : espagnols, florentins, vénitiens, génois, pontificaux, maltais, savoyards, etc. Les troupes européennes avaient confié le commandement unifié à Don Juan d'Espagne, fils bâtard de Charles Quint et frère de Philippe II. A la flotte ottomane s'étaient jointes celles des pirates barbaresques, le tout sous le commandement d'Ali Pacha.

En fait, cela a été une **bataille terrestre sur des bateaux**. Après pilonnage d'artillerie, tertios espagnols et janissaires ottomans ont sauté d'un bateau à l'autre et se sont massacrés. Les trois quarts des bateaux ottomans ont pris feu et le grand amiral ottoman fut tué dans la bataille. Trente à quarante mille janissaires ont péri, tués ou noyés. Après seulement quelques heures, la bataille de Lépante était gagnée par les Occidentaux et, dès le soir même, chaque flotte est repartie dans son pays.

Sur le plan psychologique, il y a eu **une explosion de joie dans les Cours européennes** : c'était la première fois que l'on battait les Ottomans depuis des siècles. En revanche, hélas, il n'y a eu aucune exploitation diplomatique, militaire ou économique de cette formidable victoire occidentale qui aurait pu mettre l'Empire ottoman à genoux.

Neuf mois plus tard, la flotte ottomane était reconstituée, plus nombreuse et plus moderne qu'avant. D'ailleurs, le Grand Vizir de l'époque, Sokkolu Mehmet Pacha, avait convoqué l'ambassadeur italien et lui avait déclaré : « nous venons de vous prendre Chypre, et vous, vous nous avez battus à Lépante. Mais ne croyez pas que nous sommes à égalité. En détruisant nos vaisseaux, vous nous avez brûlé quelques poils de la barbe ; nous, en vous prenant Chypre, nous avons coupé votre bras droit. Nos poils de barbe repousseront, votre bras droit jamais ». C'est exactement ce qui s'est passé : à partir de là, les flottes ottomanes ont repris leurs conquêtes de tout ce qui restait à prendre autour de la Méditerranée.

Au XIXe s. la chute s'est accélérée. Les causes en sont multiples.

D'une part, le retrait des sultans de la vie publique et du commandement de l'armée, une vie frivole et dépensière, des dépenses incontrôlées, la corruption à tous les niveaux, les intrigues du Harem, les révoltes de janissaires, etc... Un exemple d'une dépense délirante à une époque où le gouvernement n'avait plus d'argent : le nouveau Palais de Dolmabahçe pour le Sultan, celui de Top Kapı Sarayı ne leur convenant plus ; il leur fallait un petit Versailles...

Malgré le sursaut du dernier grand Sultan Abdul Hamid II, **l'Empire Ottoman a été victime de l'usure générale du temps et de l'inéluctabilité du destin des civilisations**, comme l'a joliment écrit Paul Valéry : « Et nous, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles »

La suite est connue : fin XIXe, début XXe s., encadrement puis dépeçage de "l'Homme malade de l'Europe" par les puissances occidentales, accélération des mouvements d'indépendance de grandes régions. Après quelques sursauts des Jeunes Turcs, un général laïc venu du fond de l'Anatolie, **Mustafa Kemal** (nota : "laïc", très rare à cette époque là dans l'armée) a chassé du pays les troupes étrangères et proclamé la République de Turquie en 1923.

Un an après, **il a aussi mis fin au khalifat religieux pour en faire un pays laïc** : la religion devenait une affaire privée et l'armée était désignée comme garante de la laïcité. On remplaça la charia par des codes pris chez les européens, le Code civil est suisse (c'est le Code Napoléon), le code pénal est italien et le code commercial, allemand. On a adopté l'alphabet occidental et standardisé la langue.

Et surtout, il y a **une reconnaissance des femmes dans la société** : plus de polygamie, plus de répudiation, plus de harem, égalité dans les héritages et droit de vote accordé aux femmes en 1934 (en France en 1944). »

Conférence de Thierry Zarcone Chrétiens et Soufis Bektachistes, culte et légendes partagées

Le Coran est susceptible de plusieurs lectures : les mystiques de l'islam en particulier privilégient la recherche du sens caché, secret, de ses versets.

De tels écarts dans la lecture du Coran sont vivement attaqués par les représentants de l'islam dit "orthodoxe", l'école sunnite en particulier, qui insiste au contraire sur le respect inconditionnel du sens apparent des versets du Coran. C'est la principale source d'opposition entre l'orthodoxie islamique et le soufisme, donc la mystique de l'islam.

Mais la souplesse de certaines écoles du soufisme, le bektachisme en particulier, a permis néanmoins, dans le monde turc, comme on l'expliquera, des rapprochements étonnants et une grande fraternisation entre chrétiens et musulmans.

Les empires seldjoukide et ottoman, tous deux turcs, qui s'imposent à partir du XIIIe s. et principalement depuis le XVIe s. comme les maîtres du monde musulman, effacent de l'histoire, et la dernière grande dynastie arabe, et l'Etat byzantin. Le monde musulman est, dès lors, une immense société, pluriconfessionnelle, abritant un grand nombre de chrétiens, arméniens et grecs, orthodoxes principalement. Musulmans et chrétiens vivent côte à côte pendant plus d'un millénaire.

Au cours de ces longs siècles, l'Etat ottoman, champion de l'orthodoxie sunnite, a enfermé ces communautés non-musulmanes dans l'état de sujétion que lui commande le Coran. Mais il leur a assuré aussi sa totale protection, ce que son livre saint exigeait également.

Cependant, l'une des spécificités de l'islam turc est d'abriter un grand nombre de courants mystiques et soufis, certains se heurtant fréquemment à la norme religieuse imposée par les Etats seldjoukide et ottoman.

Qui plus est, le riche passé religieux des Turcs, originaires d'Asie Centrale où ils ont épousé de nombreuses religions avant d'adopter l'islam, le chamanisme, l'animisme, le bouddhisme, le manichéisme, le christianisme nestorien, donc ce passé religieux se maintient, généralement en région rurale, sous la forme de légendes, de superstitions, de symboles et même de pratiques. Cet héritage est surtout visible dans les pratiques divinatoires et thérapeutiques et dans certains courants soufis.

C'est le cas en particulier de la confrérie bektachī qui apparaît au XIVe s. et qui se situe au point de convergence de plusieurs traditions spirituelles repensées sur un mode original et syncrétique. Cet ordre soufi incarne parfaitement, pour citer Michel Tardieu, spécialiste du syncrétisme dans l'antiquité, « la recherche d'un compromis en matière sacramentaire ».

Car le bektachisme fonctionne depuis le XIVe s. comme une éponge absorbante, croisant les idées de l'islam avec la foi animiste et chamanique de la steppe, avec des idées nestoriennes, manichéennes et zoroastriennes rencontrées dans la grande Asie, enfin avec des croyances chiites et ultra-chiites.

Cette exceptionnelle hybridation s'achève autour du XVIe s. et le bektachisme adopte alors sa forme définitive et, s'il n'accueille plus de croyances et de pratiques religieuses étrangères après cette date, il n'en reste pas moins ouvert à l'autre, à l'autre religieux. Cela explique que les membres de l'Ordre soufi ont ensuite manifesté à l'égard de leurs voisins chrétiens d'Anatolie un sentiment de fraternité inhabituel dans le reste du monde musulman et, plus encore une solidarité dans le cheminement spirituel autant que dans la vie de tous les jours, en tant de paix comme dans les périodes de grand péril.

La lecture intériorisée du Coran, la révélation du sens caché ou ésotérique du message de Mahomet, favorise une reconsidération de la doctrine de l'islam et l'une des conséquences, c'est que le dogme et plusieurs pratiques du christianisme n'apparaissent plus comme condamnables.

Ainsi, l'une des conséquences par exemple, de cette lecture intériorisée du Coran conduit le célèbre Cheikh de Tabriz, qui est le maître spirituel de Mevlana, à écrire -- et voici donc sa recherche du sens caché -- que le jeûne, qui est une obligation musulmane, que le jeûne du peuple consiste à s'abstenir de manger et de boire, cela on le sait, mais que le jeûne de l'élite, de celui qui a cherché le sens caché du verset du Coran, est de s'abstenir de faire du mal à l'aide de ses pieds, de ses mains, de ses bras, et plus encore que le jeûne de l'élite est de s'abstenir de toute chose qui ne soit Dieu, en fait de se livrer à la seule contemplation de Dieu. Voilà un cas particulier de recherche du sens caché, secret d'un verset du Coran.



De même, le mystique de Bagdad, Mansour el Halladj, qui fut persécuté en 922, affirme, je le cite, « que les œuvres prescrites par Dieu, obligatoires et surrogatoires, ne sont que des moyens, que l'âme les abandonne après en avoir usé pour atteindre la vinification », ce qui signifie en quelque sorte que les commandements de la religion, ici donc, du Coran, sont rejetés, sont en quelque sorte dépassés sitôt que le mystique aura atteint un certain stade, dans sa vie, dans son cheminement spirituel.

Or, ce mystique arabe, Mansour el Halladj, occupe une place majeure dans la doctrine et le rituel de la cérémonie d'initiation des *bektaşî* où le néophyte meurt symboliquement pendant son initiation auprès d'un gibet qui porte le nom de ce mystique.

Un autre mystique turc, Ismaïl Maşuki, qui est l'un des mystiques turcs les plus radicaux dans son engagement mystique, également exécuté en 1528, affirme lui, que le mystique n'est plus soumis aux commandements de la religion, mais il établit qu'Allah, Dieu, s'est alors incarné en l'homme.

Par ailleurs, on a pu noter le développement, chez certains spiritualistes turcs, d'une exceptionnelle vénération pour Jésus, Issa en arabe et en turc, une attitude qui a existé chez Ibn Arabi, la plus grande figure du soufisme arabe.

Jésus occupe, on le sait, une place importante en Islam : il vient en second après Mahomet, il est un modèle pour ceux qui aspirent à Dieu, un guide de sainteté et un maître spirituel. Sa dignité est si forte que les musulmans estiment que Dieu n'a pu le faire mourir et que sa crucifixion est un leurre. En fait, sa mission n'est pas achevée, car il reviendra en compagnie du Messie musulman au moment de la fin du monde. Donc on le voit, sa position n'est pas des moindres.

Cela dit, il n'est pas moins étonnant qu'au XVI^e et au XVIII^e s. des groupes de musulmans vont se dire "issaris", (*isavis*) c-a-d. "christiques", et vont se dire aussi "aimants du christianisme", "*Ub Mesiyilik*", (*hubmesihilik*), "ceux qui aiment le Messie".

Ces groupes apparaissent chez les Ottomans à cette époque et l'un des membres de ce groupe, Mollah Kabiz, affirme même très fort que Jésus est supérieur à Mahomet et que l'Évangile est à placer au dessus du Coran, ce qui lui vaut la peine de mort en 1527.

Un siècle plus tard, un prédicateur turc, du haut de sa chaire dans une mosquée de Brousse, Bursa aujourd'hui, affirme qu'il n'y a pas de différence entre les envoyés célestes, que Mahomet n'est pas plus élevé que Jésus.

Ces affirmations anticonformistes de ces soufis n'ont pas seulement provoqué de conflits entre les soufis et les seuls représentants de l'islam orthodoxe, elles ont aussi divisé les soufis entre eux. Les uns estiment que le sens caché du Coran confirme son sens apparent, alors que les seconds soutiennent qu'il l'abroge. La situation est complexe, le soufisme est divisé.

Dans leur relation avec les autres confessions religieuses, les soufis anticonformistes et, en particulier les *bektaşî*, ont suscité deux attitudes révolutionnaire : l'interconfessionnalisme qui les conduit à fraterniser avec les représentants des autres religions et à reconnaître qu'aucun culte ne l'emporte sur l'autre, puis, au delà, la deuxième attitude, le supraconfessionnalisme, une attitude beaucoup plus rare, qui entraîne certains d'entre eux vers un dépassement de toutes les formes religieuses.

A ce niveau, les religions ne sont pas seulement vues sur le même plan d'égalité. Toutes sont jugées caduques au profit de la doctrine soufie qui, elle-même, s'est considérablement éloignée de l'islam.

Interconfessionalisme et supraconfessionnalisme sont deux manières de comprendre les relations entre soufis et chrétiens et, plus précisément entre ces derniers et l'ordre des bektaşî en Anatolie.

Plusieurs poèmes écrits par des mystiques turcs illustrent parfaitement ces deux attitudes.

Et je vais citer à mon tour Yunus Emre, grande figure de ces pensées, figure du XIII^e, XIV^e s. qui chante dans un premier temps l'interconfessionalisme. Je montrerai ensuite un autre poème dans lequel il a chanté le supra-onfessionnalisme. Voici celui où il chante l'interconfessionalisme :

« Nous n'éprouvons de haine pour personne
L'étranger aussi est notre ami
Nous n'éprouvons de haine pour personne
Pour nous le monde est un
Par moment je me rends à la mosquée et je me prosterne
Par moment comme un prêtre je me mets à lire l'Évangile
Par moment comme Jésus je ressuscite les morts »

Cet Interconfessionalisme explique que tout au long de l'histoire ottomane les soufis, les bektaşî principalement, et les chrétiens ont pu fraterniser, et qu'ils se sont fréquemmententraidés, en particulier dans les périodes de grand péril, lorsque leur communauté d'appartenance se déchirait.

Ces faits, dont nous allons donner quelques exemples, sont confirmés par les hagiographies soufies, autant que par quelques chroniques historiques et par les témoignages de plusieurs voyageurs européens en Turquie au XVII^e, XVIII^e s. et même au début du XX^e s.

Le bektaşisme est le fruit d'un syncrétisme qui non seulement emprunte à un certain nombre de religions asiatiques, mais également à des formes très différentes de la mystique musulmane.

En particulier vous avez des personnages qui s'appellent des "kalendars", qui sont des derviches -- "derviche" est un synonyme de soufi -- qui sont des derviches errants par bandes, vivant de mendicité et ne respectant pas du tout les commandements du Coran.



- Ici dans ce cas particulier, vous avez un de ces derviches errant qui porte le bol aux aumônes des mendiants à l'imitation des moines bouddhistes de l'Asie Centrale.

- Vous avez ce soufi accompagné d'un cerf : le cervidé étant un animal sotériologique qui, d'une certaine façon, conduit au salut dans le chamanisme, vous avez ici un élément chamanique qui passe dans l'islam dans la personne de ce soufi accompagné d'un cerf.

Un autre soufi a ce qu'on appelle une canne, ce que les spécialistes du chamanisme sibérien appellent une "canne chevaline". Ce mystique se référait à un symbole, à un animal particulier : là, c'est une forme particulière de dévotion, un objet sacré qui a été emprunté aux chamanes de l'Asie Centrale. Ce sont deux cas de proto-bektaşisme.

Vous allez voir de quelle façon les chrétiens vont se rapprocher et parfois les imiter ; certains chrétiens vont se rapprocher d'eux et les imiter sans cependant, jamais, épouser l'islam. Pour que les communautés se rapprochent, pour que les musulmans se rapprochent en même temps des chrétiens, il était nécessaire d'assouplir le texte du Coran qui, dans sa dimension apparente, confirmait cette impossibilité d'un dialogue inter-religieux.

Mansour el Halladj a été pendu pour n'avoir pas respecté la règle du secret révélé et avoir fait parler le Coran dans un sens qui n'était pas celui que les docteurs de la loi auraient aimé entendre, en faisant parler plutôt le côté caché, secret, du Coran.

Le maître de Mevlana qui est Shams de Tabriz pratique cette lecture, cette recherche des sens secrets du Coran.

Et voici une magnifique miniature de Marie qui porte le Christ, et cela vous donne une idée de l'importance de la Vierge dans l'islam.



Généralement la Vierge est toujours associée au Christ. En islam, on est toujours Ibrahim, Mehmet ou autres, fils de Mahmoud ou de Ibrahim... et dans un seul cas particulier, on a Issa qui est fils de Marie, donc d'une femme, mais pas d'un homme, parce que ce n'est pas le même système. C'est le seul cas, Issa, fils de Marie où l'on a cette filiation, fils d'une mère.

J'en viens maintenant à ces exemples qui vont nous montrer comment chrétiens et bektasî vont se rapprocher.

Le premier exemple est tiré d'une hagiographie de Hacı Bektaş, qui est donc le fondateur éponyme de l'Ordre des bektasî. C'est un texte qui a été rédigé entre 1481 et 1501. Cette hagiographie décrit la vie et les miracles de ce saint soufi. On y apprend en particulier que ce dernier entretenait d'excellentes relations avec les populations chrétiennes d'Anatolie Centrale.

On peut situer le bourg d'Hacı Bektaş au sud d'Ankara et tout près de la Cappadoce.



Au cours d'un de ses voyages, Hacı Bektaş reçoit l'hospitalité des chrétiens dans un village de Cappadoce qui est nommé Sineson – c'est un village qui existe toujours, Sinasos -- et il récompense ses habitants en retour, à sa façon, dans le but de faciliter leur quotidien.

Je vous lis le passage que j'ai traduit de cette hagiographie turque : « le divin souverain – c'est Hacı Bektaş – alors qu'il se rendait à Ürgüp, traversa un village chrétien nommé Sinesom. Les chrétiens y produisaient des pains de seigle. Une femme qui en portait plusieurs dans un panier installé sur sa tête déposa aussitôt celui-ci à terre dès qu'elle vit le divin souverain et lui dit : « Derviche, prenez un de mes pains, de grâce, et mangez-le. Ne nous en voulez pas, mais, ici, le blé ne pousse pas. »

Le divin souverain, l'ayant écouté, dit : « que l'abondance vous touche ! Semez du seigle, récoltez du blé, et avec un peu de pâte, puissiez-vous obtenir de gros pains ».

Depuis cette époque, aujourd'hui encore, dans ce village, on sème du seigle et on récolte du blé. On met un peu de pâte dans le four et on en tire de gros pains, et si l'on sème du blé, on récolte du seigle et si on sème du seigle, c'est du blé que l'on fauche. Pour cette raison, les chrétiens de ce village se rendent chaque année en pèlerinage sur le tombeau du divin souverain, Hacı Bektaş : ils lui font des sacrifices, déposent des ex votos et organisent des fêtes ».

L'histoire confirme que le village de Sineson qui a bien existé est resté en majorité chrétien jusqu'au XVI^e siècle. Il se trouve à moins d'une centaine de kilomètres du lieu où Hacı Bektaş s'est installé, a fondé son couvent et où fut élevé après sa mort un mausolée. C'est le petit village d'Hacı Bektaş.

Les archives ottomanes confirment également que dans cette même région, l'une des tribus de nomades turcs parmi lesquelles le bektasisme a pris son essor, se nommait le Bektaschnou et qu'elle entretenait de bonnes relations avec les villages voisins chrétiens.

De même, les chrétiens ont continué jusqu'au début du XX^e siècle à se rendre en pèlerinage sur la tombe de Hacı Bektaş qu'ils identifient alors à un saint chrétien et c'est saint Khalalandos.

Et c'est un voyageur français, Vital Cuinet, qui nous en parle en 1891 : voilà ce qu'il nous dit : « le tekke (le couvent) du bourg de Hacı Bektaş est entouré de vastes jardins abondamment pourvus d'eau. Les bâtiments du tekke ne sont pas très spacieux, mais ils sont proprement tenus et agréablement décorés. Tout autour de l'une des cours, il y a des chambres à l'usage du grand nombre de visiteurs, musulmans et chrétiens, qui viennent chaque jour vénérer le tombeau du fondateur Hacı Bektaş Veli, considéré par les chrétiens indigènes comme étant le même personnage que saint Khalalandos.

Dans cette croyance, en entrant dans le turbe, les visiteurs chrétiens font le signe de la croix, tandis que les pèlerins musulmans vont à la mosquée attenante faire leur namaz, leurs prières.

Les uns et les autres sont également bien reçus, bien nourris : on leur offre la chorba (la soupe), le pilaf (le plat de riz), et autres plats nationaux, sans jamais recevoir pour cela aucune rétribution ».

Le cas de la maison-mère de la commune d'Hadji Bektaş n'est pas unique, car plusieurs autres tombeaux de saints appartenant à cet ordre sont devenus aussi en Anatolie et dans les Balkans ce qu'on peut appeler **des sanctuaires partagés**, partagés par les deux religions et des lieux de fraternalisation et d'échanges.

On peut citer par exemple le couvent d'Akyazılı en Bulgarie où le saint bektâşî est identifié à Saint Atanasios, et un autre sanctuaire à Kaliakra en Roumanie où le saint musulman, Sari Saltuk, est connu sous le nom de Saint Nicolas. Plus généralement encore, le problème de Khizr en islam est identifié à Saint Georges. On en connaît de très belles miniatures.

Ces mausolées partagés deviennent des lieux de rivalités lorsque les communautés se déchirent, généralement en temps de guerre.

Et c'est le cas d'un couvent à l'histoire tout à fait exceptionnelle, celui de Akyazılı dont je vous ai parlé en Bulgarie puisque, pendant les conflits balkaniques, à la fin du XIXe s., selon que les Ottomans, les Bulgares ou les Roumains, se rendaient maîtres du lieu, le croissant prenait la place de la croix sous la coupole du mausolée du saint et vice versa.

Une des particularités de la communauté bektâşî est celle de donner une importance tout à fait exceptionnelle aux symboles. Pourquoi le symbole ? Parce que le symbole renvoie vers une autre réalité, le symbole cache quelque chose, fidèle à cette idée qu'il y a le sens secret à trouver derrière les versets du Coran. Or l'ensemble lui-même d'Hadji Bektaş se veut en quelque sorte une leçon symbolique, puisque l'on traverse trois portes rentrant dans différentes cours, la porte des trois, la porte des cinq, la porte des sept : il y a toute une lecture de ce lieu sur un plan symbolique.

Le couvent abrite deux mausolées, celui du tombeau de Hadji Bektaş, et sur le côté un autre grand mausolée, celui du tombeau de Balim Sultan qui va reconstituer, en quelque sorte, institutionnaliser l'ordre des Bektaşî, au XVIe s.. Vous avez deux grands saints fondateurs de l'Ordre, le maître éponyme, d'Hadji Bektaş, XIIIe s. et Balim Sultan au XVe, XVIe s.



L'intérieur du mausolée de d'Hadji Bektaş est encore un lieu symbolique, puisque vous retrouvez sur le haut du cénotaphe un turban de soufi à 12 tranches : c'est le signe de la vénération des bektâşî qui ne sont pas des chiites, mais qui ont adopté un grand nombre d'idées chiites aux Iraniens proches, le signe de leur vénération pour les 12 imams.

Mais beaucoup de ceux qui ont essayé d'apparenter les bektâşî des chrétiens ont tendance à dire que, à travers le symbole des 12 imams, c'est aussi le symbole des 12 apôtres : cela fait partie des tentatives de rapprochement un peu trop rapides.

En islam, il n'y a pas de monachisme. Quand on parle de couvent, on ne dit pas qu'ils y passent leur vie comme des moines dans ce couvent. Généralement, les soufis ont une famille à l'extérieur et ils se rendent pour des cérémonies de dévotion ou de prières au couvent. Dans le couvent, seule réside la famille du cheikh, mais parfois un certain nombre de derviches adoptent une vie de retrait, de recueillement et sont célibataires.

C'est le cas aussi chez les bektâşî. Le fameux Tekke d'Akyazılı : c'est encore un lieu partagé où le saint Bektaşî est identifié à Saint Atanasios. C'était, sans doute, un des plus grands couvents bektâşî de l'Empire Ottoman. C'était la plus grande salle de danse, parce que les bektâşî pratiquaient des danses extatiques, généralement empruntées à plusieurs traditions, et en particulier au chamanisme, c'était des danses animalières où l'on imitait le vol des grues. On sait que les échassiers font partie avec les cervidés des animaux qui ont une place importante dans le chamanisme sibérien.

Mais, également, ils pratiquaient d'autres danses, comme la danse où hommes et femmes dansaient ensemble. C'est une des particularités du bektâşîisme, parce que le bektâşîisme balise aussi le phénomène de claustration des femmes et de séparation des hommes et des femmes.

En Islam il est interdit aux hommes et aux femmes de prier ensemble, sauf dans le cadre privé de la maison, dans la sphère publique pas de prière en commun. C'est totalement différent chez les bektaşî qui dans leurs cérémonies au contraire associent des hommes et des femmes, et en particulier dans cette danse extatique où hommes et femmes dansent autour d'un centre, comme des insectes dansant autour d'une flamme dans laquelle ils vont se brûler d'amour et fusionner avec Dieu. Voilà un cas particulier de danse utilisé par les bektaşî.

Autre cas, le prophète Khizr qu'on apparente souvent à Elie, on l'appelle souvent le "Ver", parce que c'est le prophète, l'initiateur, c'est le prophète et le soufi en quelque sorte aussi qui va initier les personnes à travers les rêves, lorsque celles-ci ne seront pas initiées dans une cérémonie réelle.

L'historien anlo-saxon Hasluck, au début du XXe s. appelle donc ces fameux lieux partagés des sanctuaires ambigus dans la mesure où leur origine, chrétienne ou musulmane, n'est pas clairement déterminée.

D'une manière générale, ce sont très souvent des sanctuaires chrétiens dans la mesure où le christianisme état implanté dans ces régions bien longtemps avant l'avènement de l'islam, mais parfois ce sont tout simplement de véritables sanctuaires musulmans élevés à un endroit où il n'y avait pas d'église ou de sanctuaire chrétien, et qui parfois passent au christianisme ensuite.

Donc, on peut dire que cette indétermination, chrétiens ou musulmans, rapprocherait dans certains cas les deux communautés, lorsque elle ne les oppose pas, naturellement, et permettrait les fameux compromis en matière sacramentaire.

Le sanctuaire partagé est un phénomène propre à d'autres régions du monde musulman, où plusieurs religions sont en contact : en Afrique du Nord, par exemple, entre juifs et musulmans, il y a aussi des sanctuaires partagés, mais également en Inde, entre musulmans et hindous.

Ce qui est partagé en fait, ce sont des pratiques, des rituels et des symboles dans lesquels les deux religions se reconnaissent.

C'est ce qui a pu faire dire à Emile Durkheim donc, que « ces lieux de pèlerinage sont des lieux pleins », c-à-d. pleins de symboles et de significations.

Cependant, voyez comme les anthropologues procèdent : un de nos collègues aixois, Dionigi Albera, préfère, lui, retourner l'analyse de Durkheim et plutôt que de dire, comme Durkheim, que ce sont des lieux pleins, des lieux pleins de symboles, il dit, lui, que ce sont « des lieux vides », c. à. d. ouverts à tous les symboles et aux significations qui sont apportées par les pèlerins.

Notre collègue anthropologue en conclut que le sanctuaire partagé est un champ idéal d'observation du caractère polymorphe du pèlerinage et, j'ajouterai, de la superposition et du croisement des symboles et des rituels sacramentaires.

Au XXe s. les musulmans et les chrétiens de la ville de Konitsa en Epire, en Grèce, se vouent un respect réciproque. Ainsi, les musulmans parmi lesquels on compte beaucoup de soufis, dont des soufis bektaşî, ont l'habitude de se rendre dans les églises chrétiennes et d'offrir à ces églises des bougies et de l'huile pour les lampes. L'un d'entre eux offre même un candélabre.

Or, chrétiens et bektaşî partagent un même intérêt pour la lumière et pour les rituels. On trouve même, d'ailleurs, dans le rituel des bektaşî quelque chose qui est totalement absent dans le reste des pratiques de l'islam, ce sont des rituels, qu'on peut appeler des rituels de lucernaire, peut-être empruntés d'ailleurs aux rituels de la Pâque dans ces régions, tout à fait surprenants.

Par la suite, selon les accords de Lausanne dans l'histoire de la Turquie en 1923, qui marquent l'issue de la guerre d'indépendance turque qui mènera Mustafa Kemal Atatürk au pouvoir, des populations turques et grecques de ces deux pays sont échangées.

Un groupe important de musulmans abandonne donc cette ville de Konitsa et, l'un d'eux, c'est un derviche, Derviche Abidine, qui est lié à l'un des deux couvents bektaşî de cette ville -- il y avait beaucoup de couvents bektaşî en Grèce -- se voit gratifié par la municipalité de la ville de la somme de mille drachmes et par l'église de trois cents drachmes en raison de sa pauvreté et pour le récompenser des services qu'il avait rendus dans le temps à la communauté chrétienne grecque. Ce dernier, reconnaissant, offre, alors, à l'Eglise St Nicolas de cette ville un objet de culte bektaşî.

A l'issue de ces échanges de populations, uniquement, les populations grecques de l'Anatolie ont été obligées de quitter la Turquie, et, en Grèce, toutes les populations turques qui n'étaient pas en Thrace, ont dû quitter la région.

Ce qui signifie qu'après les échanges de populations, on ne trouve plus, en général, des Grecs en Turquie que dans les grandes villes de Turquie et dans la campagne anatolienne, et on ne trouve des Turcs en Grèce que dans la région de Thrace. Dans toutes les autres régions ils ont disparu.

- Un couvent de bekteşi dans une région qui a été abandonnée par les Turcs : on n'a pas détruit ces lieux, on ne les a pas désacralisés d'une manière brutale, on a tout simplement ajouté certains symboles chrétiens, icônes, lampes ou autres de sa foi, signe que c'est un peu dans la continuation d'un partage de culte et de dévotion.

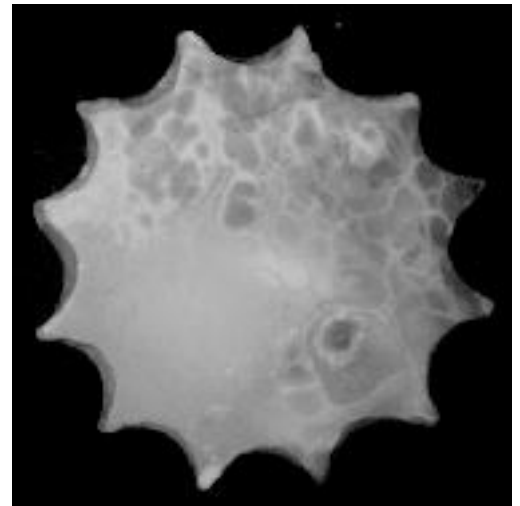
- Encore un autre cas particulier, dans un sanctuaire autrefois bekteşi, de cette icône posée en ce lieu. On distingue au dessus de la tête de la Vierge, une plaque : c'est tout simplement un "bismillah" arabe ("au nom de Dieu"). On est en Thrace et les musulmans sont toujours dans ce lieu. Et là, on a un cas particulier, pas d'ambiguïté, mais de croisement, et on pourrait presque dire de tolérance réciproque entre les deux fois, puisque l'on a une icône de la Vierge et un bismillah, la formule sacrée par excellence en islam. Cela est très récent, moins d'une dizaine d'années.

- L'intérieur d'un couvent bekteşi, peu avant une cérémonie de réception : un des détails de la cérémonie bekteşi qui n'existe absolument pas dans les autres formes de soufisme, cette espèce d'escalier à quatre marches sur lesquelles sont posées des bougies, centrales dans le rituel bekteşi. Il n'y a pas ailleurs d'utilisation aussi marquée des luminaires et d'un rituel fait à partir de bougies et de candélabres.

- Le principal symbole de l'ordre bekteşi, porté au cou ou en médaillon par ses cheiks, se présente sous la forme d'une étoile à douze côtés taillée dans un onyx : on l'appelle "la pierre de la soumission" le "teslim taşi".

Or, l'une des légendes au sujet de son origine, déjà en cours chez les chrétiens, indique que Hacı Bektaş ayant reçu l'hospitalité des chrétiens d'un village qui s'appelait Ermeni, se vit offrir un yaourt et du miel par l'un d'entre eux. Pour récompenser ce dernier, très certainement des Arméniens, de leur amabilité, le soufi les bénit et cracha une bouchée de cette nourriture qui se transforma instantanément en une pierre, la pierre de la soumission. Le saint leur expliqua que cette pierre leur apporterait un bonheur perpétuel.

Selon une autre version de cette légende, Hacı Bektaş aurait été empoisonné dans la maison d'un Turc qui lui avait offert l'hospitalité. Un chrétien lui aurait alors fourni un antidote, le soufi cracha du sang et guérit. Une pierre se forma à partir des restes de ce repas empoisonné et de son sang. C'est la raison pour laquelle les veines rougeâtres qui apparaissent sur cette pierre, dont les musées de Turquie possèdent de nombreux exemplaires, rappellent le sang du saint.



Or l'on sait aussi que cette légende est rapportée dans les mêmes termes dans la tradition musulmane, à la différence qu'elle ne fait absolument pas état de chrétiens. Dans ce cas, c'est donc la légende qui est partagée, et pas seulement le sanctuaire.

Ce partage du légendaire permet l'interconfessionnalisme puisque elle symbolise l'entraide inter-religieuse et qu'elle montre aussi que les chrétiens autant que les musulmans ont porté secours au Saint.

Certaines sources, et nous y reviendrons, rapportent que des chrétiens ont été initiés dans le bekteşisme sans avoir jamais rejeté leur propre religion. C'est un phénomène surprenant qui ne serait pas possible dans d'autres confréries soufies. Il est du reste difficile de savoir exactement, dans les cas du rattachement d'un chrétien à l'Ordre bekteşi, si le nouveau membre est, ou n'est pas resté lié à son église.

On retiendra néanmoins que l'adhésion de chrétiens au bekteşisme ne doit pas, vu sous un certain angle, être considéré de facto comme une conversion à l'islam, dans la mesure où de nombreuses similitudes rapprochent les doctrines et les pratiques bekteşi de la religion du Christ, mais comme un signe de fraternisation initiatique.

Un tel rattachement est en effet plus qu'une conséquence de l'interconfessionnalisme qui a pu rapprocher les deux communautés. Il relève en fait du supraconfessionnalisme, qui dépasse les confessions.

Plus précisément, le chrétien bektâşî n'adhère pas à l'islam, mais à une tradition mystique qui ne fait que s'appuyer sur cette religion, donc sur l'islam, et avec laquelle elle ne maintient plus que des liens culturels.

L'adhésion de chrétiens au bektâşisme est un phénomène ancien, peut-être contemporain de l'émergence de l'ordre soufi, mais sans doute très limité. On sait par exemple qu'en 1485, un couvent anatolien dans la ville de Kirşehir, donc tout proche de la Cappadoce, couvent lié au Bektâşisme ou à un courant apparenté, était dirigé par une femme cheikh d'origine grecque, nommée Afendra.

De même dans le village de Mamasun, en Cappadoce, un saint vénéré par les musulmans est chrétien de naissance. Son sanctuaire, laissé à la garde de derviches, possède à la fois un autel réservé aux prêtres chrétiens qui peuvent y dire des messes, et un mihrab (niche indiquant la direction de la Mecque) vers lequel les pèlerins musulmans peuvent se tourner pour exécuter leurs prières.

Certains chrétiens du reste sont d'origine turque ce qui a pu faciliter le rapprochement entre les deux communautés. Il y a eu aussi des Tatars chrétiens, nestoriens, installés en Anatolie qui, d'après la légende, la tradition hagiographique, seraient devenus musulmans, en fait bektâşî, grâce justement au saint Hacı Bektaş.

On connaît même à la fin du XIXe s. le cas d'un Grec de Brousse, très considéré par les bektâşî qui l'ont reçu dans leur ordre et qui l'intronisèrent ensuite cheikh de leur couvent, mais, dans ce cas particulier, après avoir épousé l'islam, mais l'islam des bektâşî naturellement.

On connaît cependant, et c'est là le plus intéressant, plusieurs exemples de cas où les chrétiens ont épousé le bektâşisme sans rien renier de leur foi première. Et ces exemples probants du début du XXe s. sont des témoignages directs qui ont même été rapportés par des musulmans, non par des chrétiens.

Ainsi, à la fin du XIXe et au début du XXe s. plusieurs bektâşî d'origine grecque et arménienne, fréquentent un couvent prestigieux de l'Ordre bektâşî à Istanbul dans le quartier de Çamlıca sur le Bosphore, qui était un haut lieu de culture, d'art, de littérature et de musique soufie. Son cheikh est une figure importante de l'Ordre, il se nomme Ali Nukti Efendi. Plusieurs, parmi les bektâşî grecs et arméniens qui fréquentent ce couvent, rédigent des poèmes dans le style littéraire et symbolique propre à cette confrérie.

Un folkloriste turc du début de ce siècle, Vahit Lütfi Salcı, lui-même bektâşî, a connu personnellement ces bektâşî grecs et arméniens. Il a écrit quelques textes qui les concernent et il a édité, après la mort de ces poètes, chrétiens et grecs, certains de leurs poèmes.

Ces textes confirment que ces "bektâşî turquifiés", il les appelle ainsi -- c'est son expression pour indiquer qu'ils maîtrisent parfaitement la langue turque et connaissent la culture ottomane -- il confirme donc qu'ils sont toujours de confession chrétienne.

Ainsi, il nous raconte qu'en 1909 il rencontre au cours d'une cérémonie au couvent de Çamlıca un de ces bektâşî, le grec Papa Yero Raif : c'est un prêtre orthodoxe toujours en exercice qui porte l'habit et les symboles des bektâşî. Il est coiffé du bonnet à douze tranches, arborant sur la poitrine la pierre de la soumission et il porte sur ses hanches le sac portatif de l'ordre frappé de la calligraphie O Ali, Ali étant l'imam des chiïtes, c'est le signe cryptochiïte des bektâşî.

Notre folkloriste demande à Papa Yero Raif de lui expliquer pourquoi un prêtre bektâşî est également un prêtre chrétien, un "baba bektâşî : n'y a-t-il pas incompatibilité ? Le grec lui répond en citant le cas de Sari Saltuk qui est un illustre saint bektâşî, du XIIIe s..

Voilà ce que nous dit le prêtre : « L'illustre bektâşî, connu sous le nom de Sari Saltuk, n'était-il pas en même temps un prêtre aveugle du nom de saint Nicolas ? Le nom n'est qu'illusion, mon enfant, regarde le cœur, le cœur ».

Ainsi comme nous l'avons indiqué un peu avant, Sari Saltuk est un célèbre mystique turc vénéré par les musulmans sous le premier nom, et par les chrétiens sous le nom de saint Nicolas, dans plusieurs villes d'Anatolie et même dans les Balkans. Il serait même à l'origine, non d'un seul, mais de sept sanctuaires ambigus qui se trouvent à la fois en Anatolie et dans les Balkans.

Par ailleurs, la principale autorité de l'islam dans l'Empire ottoman, le cheikh Islam, dit de ce saint en 1538, deux siècles après sa mort, qu'il s'agit et je le cite : « d'un anachorète chrétien qui n'a plus que la peau sur les os à cause des austérités » Or, la tradition turque a retenu aussi son nom comme étant celui d'un héros de l'islamisation de la Thrace du nord-ouest.

Sari Saltuk est aujourd'hui un saint bektâşî reconnu, en Anatolie comme dans les Balkans, et le centre de l'un des plus grands pèlerinages musulmans d'Albanie.

Donc on a pu constater que ce prêtre grec se réfère à l'une de ces premières figures ambiguës, à la fois chrétienne, peut-être chrétienne et musulmane aussi, quasiment du début de la percée turque dans la zone

au nord de Constantinople, pour expliquer son appartenance au bektaşisme et sans cependant, qu'il ait jamais abandonné le christianisme.

On lui a élevé des tombeaux dans des les différents endroits où la tradition rapporte qu'il serait passé. Le même Sari Saltuk possède aussi un tombeau en Albanie qui est l'objet d'un très grand pèlerinage de la part des populations musulmanes de la région et les chrétiens s'y rendent aussi.

Donc on peut dire que la double appartenance de ce Papa Yelloraïf, ce prêtre grec et des autres bektaş chrétiens, peut être interprétée, me semble-t-il, comme une forme de solidarité initiatique qui rapproche les deux traditions spirituelles, chrétienne et islamo-soufi.

Cela dit, ce cas est exceptionnel et certains cheikhs bektaş refusent de recevoir dans l'ordre des récipiendaires non-musulmans qui ne se seraient pas au préalable convertis à l'islam. D'autres cheikhs cependant n'y voient pas d'empêchement. Il n'y a pas d'unité parmi les bektaşis encore au début du XXe s. quant à se décider si un chrétien peut adhérer à l'ordre soufi, sans épouser, ou en épousant l'islam.

A mon sens, c'est le supraconfessionnalisme qui explique le passage de chrétiens dans le bektaşisme. Le chrétien ne va pas vers l'islam, mais vers la mystique de cette religion. Alors que l'interconfessionnalisme établit des passerelles entre les religions révélées et proclame que toutes ont la même efficacité dans l'économie du salut, que toutes les religions ont des voies spirituelles parallèles, le supraconfessionnalisme, parce qu'il dépasse les religions, les abolit en quelque sorte de facto, qu'ils le reconnaissent ou non.

Plusieurs textes poétiques bektaş anciens et des textes contemporains écrits par des bektaş grecs ou arméniens illustrent parfaitement ce phénomène. Je vais vous citer un texte de Yunus Emre qui illustre dans ce cas particulier le supraconfessionnalisme.

« La Tora, l'Evangile, les Psaumes de David, le Coran, tout ce que ces livres révèlent, je l'ai trouvé dans l'Etre. »

Au XXe s. un autre grec, Yorgis Zafirelis, a été aussi initié au bektaşisme sans jamais avoir, nous dit-il, apostasié le christianisme, et voilà ce qu'il nous dit dans un texte poétique.

(La poésie a toujours été le principal moyen d'expression du bektachisme, plus que la prose ou autre. Ceux qui travaillent sur cette forme de soufisme et sur cette confrérie, sont obligés de passer par la poésie et on a souvent ces seuls textes comme témoignages.)

Voilà ce que dit ce grec, Yorgis Zafirelis, au début du XXe s. :

« Dévot, ne nous interdit pas de rechercher la beauté
Nous sommes heureux quelque soit le lieu où nous la contemplons
Toi, vis l'évangile entre quatre murs
Nous, nous apprenons l'évangile du cœur »

En opposant "l'évangile du cœur" à l'évangile qui se lit entre quatre murs, notamment dans une église, Yorgi Zafiridis situe le texte de sa voie mystique au delà de l'institution religieuse parce qu'il s'est ainsi placé au dessus de celle-ci dans une dimension supérieure du christianisme, il se trouve ainsi plus proche des mystiques de l'islam.

Que l'on se souvienne, par exemple, de Teilhard de Chardin qui nous rappelait que lorsqu'on monte, on converge.

Un autre grec, Manole Tabi, début du XXe s. toujours, qui est membre également de l'Ordre bektaş, fait clairement comprendre à travers ses poèmes qu'il a découvert dans cette confrérie un dépassement des confessions religieuses et une voie mystique, certes de culture musulmane, mais une voie qui le conduit cependant, dit-il, et au delà de l'islam, et au delà du christianisme. On comprend, et c'est là l'avis du folkloriste turc que j'ai déjà cité, que Manole Hitabi n'est jamais devenu musulman, mais qu'il n'a, pas moins, jamais cessé d'être chrétien. L'une de ses poésies est une réponse à un prêtre qui essaie de le faire revenir à l'Eglise orthodoxe.

« J'ai lu ce que tu appelles Tora,
J'ai lu ce que tu appelles Evangile
J'ai lu ce que tu appelles Coran
Mais tous trois sont vides »

Dans ce cas extrême on pourrait, reprenant une expression soufie et bektaşî, et je conclurai sur cette phrase, que Manole Tabi est allé au-delà de l'écorce des religions, qu'il a brisé, disent les soufis, la coquille de la noix pour atteindre la chair du fruit et plus loin encore, jusqu'à l'huile de celui-ci qui est comme l'essence de toutes les spiritualités.

Ce bektaşîisme, qui a souffert de l'interdiction par Kemal Ataturk des confréries en 1925 et qui a en grande partie disparu de Turquie – il reste de petits, petits groupes encore détachés en Turquie -- qui a disparu également d'Egypte où, amené par les Turcs, il était important, qui avait été interdit en Albanie, l'Albanie des maoïstes, renaît maintenant dans l'Albanie libérée du marxisme. Cette renaissance est un peu artificielle parce que, dans la parenthèse maoïste, beaucoup de traditions ont disparu, et hélas, n'ont pu se poursuivre.

Dans cette image, on voit le cheikh bektaşî sur la droite -- vous reconnaissez sa fameuse pierre à douze côtés attachée sur le côté sur sa ceinture – (c'est une photo un peu politique), on voit comment ce cheikh bektaşî essaie de fraterniser sur sa droite avec un pope orthodoxe, un imam de la religion musulmane et un prêtre catholique.

Questions : Bektaşîs, alevîs : relations, différences...

A l'origine, il y a une seule doctrine et un seul corps de croyances et de pratiques : c'est ce qu'on appelle l'islam des Turcomans, le "kızılhaç" etc., c'est la même chose. L'alévisme et le bektaşîisme vont puiser dans cette forme de religion ancienne des peuples turcs qui apparaît en Anatolie vers le IX^e, X^e s.

Par la suite, ce même type de croyances, lorsqu'elles vont se maintenir dans la campagne, donc coupées du pouvoir central et éloignées de l'islam des docteurs, du sunnisme, va devenir ce qu'on appellera au XIX^e s. l'alévisme.

Mais dans les villes où le pouvoir de l'orthodoxie islamiste est beaucoup plus fort, ces formes de croyances vont devoir adopter une forme un petit peu plus conforme, se rapprocher de l'orthodoxie, et elles vont adopter la forme d'une confrérie religieuse, avec son secret, sa structure, sa hiérarchie, c'est le bektaşîisme.

Aujourd'hui, elles sont divisées : il y a un alévisme par région, parfois un alévisme par vallée, ce qui explique que l'alévisme n'a jamais pu se présenter comme une force homogène face au sunnisme en Turquie.

Le bektaşîisme aujourd'hui reste par contre classé dans le cadre des confréries soufies.

L'alévisme est classé aujourd'hui dans le cadre d'une religion musulmane, non sunnite, ni chiite, ce que n'acceptent pas les sunnites de l'orthodoxie sunnite.

Les bektaşî, aujourd'hui

Dans l'histoire ils ont constitué un groupe assez important. Mais aujourd'hui les bektaşî forment une confrérie soufie. Kemal Ataturk dissout les confréries soufies en 1925. Comme en plus les bektaşî sont assez souples, beaucoup de bektaşî se reconnaissent dans l'idéologie et dans les réformes de Kemal Ataturk. Aujourd'hui, beaucoup d'alévîs considèrent Kemal Ataturk comme un saint. La plupart des confréries ont souffert et ont disparu dans les années 1925. Certaines sont entrées dans la clandestinité et sont ressorties au jour dans les années 50, 60.

Mais les bektaşî ont souffert de cette interdiction, et ensuite le grand schisme bektaşî s'est déplacé vers l'Albanie avant que l'Albanie devienne maoïste. Beaucoup d'Albanais certains sont partis, certains aux Etats Unis, d'autres en Egypte. Il ne reste aujourd'hui que quelques petites antennes dans les grandes villes de Turquie et dans certains bourgs.

Tout au long de l'histoire ottomane le Corps des Janissaires était très lié au bektaşîisme : il y avait un imam bektaşî, il était je crois dans la 64^e compagnie, et donc ils pratiquaient cette "religion" – appelons-la ainsi -- qui n'était pas totalement indépendante du fait qu'ils étaient chrétiens à l'origine.

Oui, tout à fait. Le lien s'explique par le fait que, au départ, avant que le sultan ne devienne le Commandeur des croyants, le représentant de l'orthodoxie sunnite, l'Empire ottoman était travaillé par ses anciennes croyances. La forme de pensée qui s'en rapprochait le plus, la forme de l'islam la plus proche de l'Etat, au tout début, était celle du bektaşîisme, raison pour laquelle leur garde prétorienne, les Janissaires, était

bektaşî, et raison pour laquelle, les chrétiens, qui étaient capturés, étaient plus facilement initiés au bektaşisme qu'à l'islam, c'était plus conforme.

A partir du moment où les Turcs vont s'emparer du khalifat -- où le sultan devient le Commandeur des croyants -- ils seront marqués par une idéologie beaucoup plus forte. Mais il est vrai qu'au tout début les liens entre cette garde, les janissaires, et le bektaşisme sont notables.

Lorsque le sultan réformateur va dissoudre les Janissaires qui l'empêchaient de faire des réformes, il dissout naturellement l'Ordre des bektaşî en même temps

Comment se joue encore l'activité de pèlerinage à Hacı Bektaşî ? C'est un pèlerinage ou un musée ?

Il faut faire une distinction entre les confréries et le culte des saints. Le culte des saints reste très fort : même des personnes membres d'une confrérie iront en pèlerinage au tombeau d'un saint, parce que le saint est considéré comme quelqu'un qui sert d'intermédiaire entre Dieu et les hommes, on peut lui présenter des doléances etc.. Ces pèlerinages sont toujours très forts à Hacı Bektaşî comme en d'autres lieux. Atatürk, qui voulait vraiment combattre l'islam sous toutes ses formes, a interdit et a fermé les mausolées aussi. Certains mausolées ne se sont réouverts que dans les années 50. Il faut attendre les années 90, avec un grand assouplissement en matière de religion, pour qu'un nombre tout à fait extraordinaire de mausolées ouvre à nouveau et que le pèlerinage se fasse. Pendant très longtemps le pèlerinage se cachait derrière des pratiques folkloriques.

Selon les lois de la République, c'est un musée comme le musée de Mevlana à Konya. Ce sont les lois de la République, les confréries sont toujours interdites. L'Etat n'avoue pas qu'il sait très bien que les confréries fonctionnent et que le culte et les dévotions sont repartis aujourd'hui à Konya comme à Hacı Bektaşî. C'est seulement depuis les années 60, 65. Auparavant il était impossible de faire une quelconque prière à Konya comme à Hacı Bektaşî.

Entre les sunnites et les chiites où sont les bektaşî exactement ?

On sait très bien quelles sont les formes de dévotion dans le sunnisme, les formes de dévotion dans le chiisme et quelles sont les croyances. Les bektaşî, par exemple, ne respectent aucun des commandements de l'islam : le pèlerinage à La Mecque, les cinq prières, etc.

Les cinq commandements de l'islam sont suivis par tous, par les chiites et par les sunnites. Les bektaşî sont au milieu. Ils ne les suivent pas. Pourquoi ? En fait les bektaşî, dans l'histoire, ont été marqués par une secte ultra-chiite, celle des Ismaéliens.

Mais les Ismaéliens se séparent à un moment des chiites pour plusieurs raisons, mais une raison qui n'est pas la raison politique et la raison doctrinale : c'est que, dans le shiisme, l'idée du sens apparent et du sens caché des versets du Coran est très forte.

Les chiites vont dire : voici quel est le sens apparent de ce verset, le sens secret s'en distingue très peu, le sens secret confirme le sens apparent : c'est la vision chiite, c'est la vision aussi des sunnites.

Les Ismaéliens, comme les soufis vont dire, voilà le sens apparent, mais le sens caché s'inscrit contre celui-ci, donc il faut le changer. Les bektaşî ont été marqués par ce système, comme les soufis.

Mais eux, les Ismaéliens, l'ont élevé à un tel point, lui ont donné une telle valeur doctrinale qu'ils ont été condamnés comme hérétiques par les chiites ; les bektaşî font partie de ce groupe et ont été condamnés de la même manière.

En Turquie on a des sunnites, on a de vrais chiites. Ce sont pour la plupart des Turcs qui viennent des régions d'Erzurum et qui se sont installés à la suite de l'exode rural des années 50 et 80 dans la région d'Istanbul. Ces chiites ont des mosquées, généralement sans minaret, c'est l'usage en Iran.

Mais les bektaşî n'ont pas de mosquée, les bektaşî se réunissent dans des maisons, les cem evi, qu'on appelle les maisons du rassemblement, et leurs rituels, leurs dévotions ne sont pas des prières qui se font de la même manière que celles des chiites, sunnites, mais ce sont généralement des lectures de poésies, de chants et des danses accompagnés par des instruments de musique, c'est la seule forme de dévotion. Donc, ils sont totalement différents.

Les sunnites les rejettent comme étant des crypto-chiites hérétiques, les chiites pareil, mais les scientifiques sont maintenant convaincus qu'il s'agit de forme de religion syncrétique musulmane, donc qui se place à côté du chiisme et du sunnisme.

Les femmes ont une liberté tout à fait exceptionnelle dans le bektaşisme : en premier lieu le système de la prière qui se fait en commun, mais également le voile.

Les femmes bektaşî, comme les femmes alévi, car il y a beaucoup de points communs, ne portent pas le voile, sinon parfois un voile qui relève un peu de la coutume, de l'usage. Il y a un grand nombre d'autres distinguos. Dans les danses, les règles sont que hommes et femmes peuvent danser – ce sont des danses très particulières -- mais sans se toucher : ils toument autour comme des oiseaux qui dansent autour d'un feu.

Mais on peut le noter aussi chez les Bektaşî ou les alévis qui en sont très proches, il y a une très grande ouverture. Par exemple les alévis en Turquie, en musique contemporaine, ont joué un rôle important dans le rapprochement avec l'Europe et avec les chrétiens et de Turquie et au Caire, parce que déjà ils portent en eux quelque chose qu'ils partagent avec les bektaşî historiques, donc d'ouverture vers l'autre et de vision des aspects communs de la foi.

Le bektaşisme a surtout été un phénomène urbain dans l'histoire et aujourd'hui les quelques groupes qui existent, sont dans les grandes villes.

Les alévis en revanche se trouvent dans quelques endroits du plateau anatolien.

La lumière, le feu ?

La lumière, c'est assez étonnant. Aujourd'hui dans les grandes fêtes musulmanes, l'anniversaire de la mort du prophète par exemple, les Turcs ont l'habitude de mettre des lumières partout : on entoure les minarets, les mosquées, de lumières. D'ailleurs on appelle ça "les fêtes de la lumière", "kandil", où l'on retrouve le mot candélabre : de l'italien qui est passé à l'arabe.

En fait, à l'origine, le prophète Mahomet, lui-même, l'avoue dans des textes qui sont historiques, il a été très marqué par l'illumination des églises en Anatolie, et c'est de ces églises qu'il a apporté cet usage de mettre de la lumière ou d'allumer des lampes dans les mosquées.

Ensuite d'autres groupes, dont les soufis, l'ont développé, et en particulier les bektaşî. Alors là, on ne sait pas trop pourquoi, mais on pense qu'il y a beaucoup de points communs avec les Grecs en Anatolie : la Pâque, en particulier, où la lumière naturellement joue un rôle très important, a très certainement marqué des bektaşî qui ont emprunté beaucoup aux chrétiens. Alors, peut-être que ces rituels de lucernaire, de lumière bektaşî, mais cela demande encore à être étudié, proviendraient de ces emprunts.

GUILLAUME DE JERPHANION ET LA TURQUIE DE JADIS par Vincenzo Ruggieri

Le Père Blanchard a perçu d'abord la Cappadoce grâce à Guillaume de Jerphanion, découvreur des églises de Cappadoce, et il est émouvant de feuilleter ce superbe album, même s'il n'est pas dédié à cette région que nous aimons, car il nous livre le regard du voyageur sur la Turquie du premier quart du XXème siècle.

Le photographe a fixé sur sa pellicule paysages et villes turques (Constantinople, Ankara, Césarée (Kayseri)...), mais également beaucoup de portraits et de scènes quotidiennes de la vie des gens du peuple et nous faisons un voyage passionnant dans le temps. Les textes de présentation et la brève biographie de Guillaume de Jerphanion complètent les photographies. Les dix-sept planches en couleurs, esquisses et photos, font, elles, la part belle à la Cappadoce. Cette publication d'une partie de sa collection photographique est un bel hommage à Guillaume de Jerphanion.

Imprimé en 1997 par Rubbettino Arti Grafiche pour le compte de Rubbettino Editore Srl
88089 Soveria Mannelli (Catanzaro).

LA MOSAÏQUE DE MAR-GABRIEL

Le 1er mars 2013, à l'occasion de l'A.G. de la Société d'Etudes syriaques, une conférence passionnante s'est tenue au Collège de France. Alain Desreumaux, président de la société, a présenté les conférenciers, Patrick Blanc et Véronique Blanc, membres de l'équipe engagée dans la restauration de la mosaïque. Sébastien de Courtois, qui fait une thèse sur les villages chrétiens de la région, était absent car actuellement en voyage en Extrême-Orient.

Aux confins de l'Anatolie, la région montagneuse du Tur Abdin (la montagne des serviteurs) est un haut-lieu spirituel où le christianisme s'est implanté très tôt, mais elle ne compte plus que 300 syriens orthodoxes alors que leur nombre était de plus de 100 000 en 1960.

Le monastère Mar-Gabriel fut fondé en 397 et l'église, qui abrite cette splendide mosaïque byzantine de 25 mètres carrés, fut terminée en 512. C'est le dernier monastère de Turquie...

● **L'exposition, " Cappadoce, fascinante, singulière et fragile " passera l'été à Sylvanès.**

Et ensuite ? Ainsi que le disait récemment le Père Gouzes, "il faut que cette exposition circule".
Si vous pensez à des lieux susceptibles d'accueillir l'exposition, merci de nous le faire savoir. Nous rappelons que le transport et l'installation des panneaux ne présente pas de difficultés.
Merci pour votre aide.

● **Le "Fonds" de notre bibliothèque**, héritage du Père Raoul Blanchard, est accueilli chez les Pères Capucins où pouvez le consulter : Couvent des Capucins : 32 rue Boissonade Paris 14^e, 01 42 79 97 15

● **Sauvegarde de l'Eglise Rouge, Kızıl kilise.**

Les discussions continuent pour définir les travaux de parachèvement. Nous espérons que les décisions pourront être prises avant l'été.
La collecte des fonds se poursuit et, encore une fois, nous avons besoin des dons de nos adhérents. Soyez très généreux.
En attendant, l'entreprise Mimsan a laissé en place les échafaudages et il faut encore attendre pour voir l'église se détachant dans le ciel.

Dons par chèque à l'ordre de : "Les amis de la Cappadoce", à envoyer à l'adresse suivante :
"Les amis de la Cappadoce", 22 rue Dagobert, 94130, Nogent-sur-Marne
en joignant le coupon ci-dessous pour que soit adressé le reçu fiscal.

*Les comptes de l'association sont arrêtés et les reçus fiscaux édités fin janvier, juste avant l'Assemblée Générale de l'association. Les reçus seront remis aux adhérents donateurs présents lors de la tenue de l'AG, ou envoyés par la poste à ceux qui n'ont pu y assister.
Les dons sont déductibles de l'impôt à hauteur de 66 % dans la limite de 20% du revenu net imposable.*

✂.....

Coupon-réponse

Les amis de la Cappadoce Kapadokya dostları

M. Mme

.....

Adresse.....

Code postal Ville

Courriel

.....

Don affecté au financement de la sauvegarde de l'Eglise Rouge :

Cotisation pour 2011 : Membre actif : 25 € (une personne) ou 35 € (couple)

Membre adhérent : 15 €

Un seul chèque suffit à couvrir don et cotisation s'il est joint au coupon réponse

Site : <http://perso.wanadoo.fr/amis-cappadoce>

Correspondre avec le président, e-mail : jeanpierre.couprie@wanadoo.fr